



**HAL**  
open science

# “ Momonne ” et les “ bonnes femmes ” ou Beauvoir et le MLF

Sylvie Chaperon

► **To cite this version:**

Sylvie Chaperon. “ Momonne ” et les “ bonnes femmes ” ou Beauvoir et le MLF. Bard, Christine. Les féministes de la deuxième vague, Presses universitaires de Rennes, pp.85-96, 2012. hal-02091168

**HAL Id: hal-02091168**

**<https://hal.science/hal-02091168>**

Submitted on 5 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Momone et les bonnes femmes

ou

## Beauvoir et le MLF

« Momone » et les « bonnes femmes » ou Beauvoir et le MLF, dans C. Bard (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, pp.85-96. (version non définitive)

« Beauvoir et le MLF » voilà une association qui nous paraît à nous françaises, évidente et familière, tant les photos, les témoignages et les souvenirs les placent ensemble, tout le long des années 1970 et 1980, jusqu'à son enterrement dans le cimetière de Montparnasse. Ce long compagnonnage semble couler de source, aller de soi. Pourtant si l'on veut problématiser les ressorts forcément complexes de cette relation, il nous faut adopter un regard décentré et considérer qu'au contraire la rencontre n'allait pas de soi, n'était pas évidente. Au moins deux obstacles étaient susceptibles de la freiner, voire de l'empêcher. Le premier est la différence d'âge en ce qu'elle induit d'écart générationnel. Le second est l'aura légendaire, le halo de gloire qui entourait Beauvoir et la rendait difficilement accessible, particulièrement pour des françaises. Je voudrais dérouler les diverses implications qui dérivent de ces deux obstacles et explorer leur vertu interrogative. Seules les années 1970-1974 seront ici prises en compte.

« Momone » est le surnom que les féministes révolutionnaires ont donné à Simone de Beauvoir, tandis que cette dernière parlait parfois de celles-ci comme des « bonnes femmes »<sup>1</sup>. Cette dernière appellation ne semblait cependant pas coutumière, elle fut peut-être provoquée par un mouvement d'humeur à l'égard des féministes (Delphine Seyrig en tête) qui étaient venues occuper le bureau de la rédaction des *Temps modernes* pour protester contre les conditions des prisonnières de la centrale de Rennes. Quoiqu'il en soit, ces deux surnoms, mi affectueux mi ironiques, expriment les liens profonds et quelque peu distants qui ont unis Beauvoir et le MLF.

### Un écart générationnel

La différence d'âge et de génération est très bien illustrée par l'exemple de Claudine Monteil, alias Serre, qui en 1949 au moment de la publication du *Deuxième sexe* était dans le

---

<sup>1</sup> L'anecdote est rapportée par ETCHERELLI C., Quelques photos-souvenirs, *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p. 65.

ventre de sa jeune mère, elle-même âgée de 27 ans<sup>2</sup>. Le MLF rassemblait principalement les filles du baby boom ou plus précisément la génération des femmes nées dans les années 1940. Mais il n'était pas pour autant démographiquement homogène, plusieurs générations s'y côtoyaient : Françoise d'Eaubonne, Christiane Rochefort avaient plus de 50 ans en 1970 ; Gisèle Halimi en avait 43 ; Delphine Seyrig 38 ; les futures leaders du MLF (Christine Delphy, Antoinette Fouque, Anne Zelensky, Monique Wittig) étaient des trentenaires. A 62 ans, Beauvoir était clairement une des plus âgées. Deux voire trois générations la séparaient des actrices du MLF. La même année sortait son essai consacré à la *Vieillesse*, pour lequel elle avait visité hospices, maisons de retraite et accumulé les témoignages<sup>3</sup>. De tous ces livres, cet ouvrage est sans aucun doute celui qui a eu la plus faible fortune critique, il atteste à tout le moins que les préoccupations sociales de Beauvoir avaient évolué en fonction de son âge.

L'âge en soi ne signifie pourtant pas grand-chose, c'est en tant que marqueur générationnel qu'il est significatif. Les historiens emploient couramment la notion de génération politique ou de génération culturelle pour cerner des cohortes d'individus qui, parce qu'ils ont traversé ensemble un ou des événements marquant, sont pétris par des valeurs, des références, une culture communes<sup>4</sup>.

Bien que Sartre et Beauvoir soient nés au début du siècle et qu'ils n'aient participé que brièvement à la Résistance, ils peuvent être rapprochés de la génération de la Résistance<sup>5</sup>. L'existentialisme affirmait la responsabilité de chacun dans l'Histoire avec un grand H, Sartre et Beauvoir, qui se tenaient à l'écart de la vie politique avant guerre, sont devenus des modèles d'intellectuels engagés avec leur revue et leurs interventions fréquentes dans les grands débats et enjeux du siècle. Beauvoir incarnait aussi une génération féministe qui a renouvelé les revendications et ne commença à se désigner comme féministe qu'au milieu des années 1960<sup>6</sup>. Une génération qu'elle avait pourtant accompagnée d'assez loin, sans jamais s'impliquer autrement que par l'écriture, des interviews, des préfaces.

La génération qui a créé le MLF a été formée par les grands événements de la fin des années 1960, la guerre du Vietnam et surtout mai 1968 et la multiplication des groupes gauchistes<sup>7</sup>. De cet apprentissage politique, elle a retiré tout à la fois une culture politique

---

<sup>2</sup> MONTEIL C., *Simone de Beauvoir, le Mouvement des femmes : mémoires d'une jeune fille rebelle*. Paris, Éd. du Rocher, 1996.

<sup>3</sup> BEAUVOIR S de., *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970.

<sup>4</sup> Voir *Vingtème Siècle. Revue d'histoire*, 1989, Vol. 22, n° 22

<sup>5</sup> WIEVIORKA O., « La génération de la résistance », *Vingtème Siècle. Revue d'histoire, op. cit.*, pp. 111-116

<sup>6</sup> CHAPERON S., *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000.

<sup>7</sup> Pour une récente mise au point voir PAGIS J., « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de Mai-Juin 68 », *Clio*, n° 29, 2009, 68', *révolutions dans le genre* URL : <http://clio.revues.org/index9230.html>. Consulté le 4 novembre 2010.

spécifique et le rejet du machisme révolutionnaire. Le refus de la mixité faisait très précocement la synthèse des deux, dès la manifestation de Vincennes en mai 1970 et son récit dans *L'Idiot international*<sup>8</sup>.

L'écart générationnel était donc important et s'exprimait par une vision différente de la politique féministe. Beauvoir, comme de nombreuses femmes du MLF, se désignait comme une « féministe radicale ». Mais le mot peut avoir des sens très différents. Interviewée en 1965 par Francis Jeanson, Simone de Beauvoir expliquait : « je suis radicalement féministe, en ce sens que je réduis radicalement la différence en tant que donnée ayant une importance par elle-même » ajoutant « on ne me trahit jamais quand on me tire vers... le féminisme absolu<sup>9</sup>. » Le radicalisme beauvoirien était une position théorique qui réduisait à presque rien la différence sexuelle « donnée », entendons biologique, pour affirmer le rôle majeur de la société dans la construction du sexe ou du genre comme nous le dirions aujourd'hui. Cette réduction maximale de la différence biologique des sexes s'accompagnait de l'affirmation de l'unité des combats révolutionnaires. Beauvoir a toujours invité les femmes à rejoindre les hommes dans la lutte commune pour la révolution socialiste. Depuis la conclusion du *Deuxième sexe*, jusqu'à ses interviews de 1968, elle semble être restée constante. Ainsi lors du reflux du mouvement de Mai, elle affirmait encore que

« La solution du problème des femmes ne pourra exister que le jour où il y aura une solution sociale globale et la meilleure chose que les femmes ont à faire, c'est de s'occuper d'autre chose que d'elles. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je veux dire que je m'occupe de problèmes politiques, comme la guerre du Vietnam ou la guerre d'Algérie, et beaucoup plus volontiers et avec beaucoup plus de conviction que du problème féminin proprement dit que je ne pense pas pouvoir être résolu dans le cadre de la société actuelle<sup>10</sup>. »

De fait depuis 1968, Beauvoir et Sartre se rapprochaient des gauchistes qui semblaient incarner un nouveau souffle révolutionnaire. Ils défendaient notamment *La Cause du peuple*. Beauvoir a été aussi un temps la directrice de *L'Idiot international* de Jean Edern Allier. Elle publia en février 1971 un article dans *J'accuse* sur les ouvrières de Méru, victimes d'un

---

<sup>8</sup> BERNHEIM C., KANDEL L., PICQ F., RINGART N., *Mouvement de libération des femmes. Textes premiers*, Paris, Stock, 2009.

<sup>9</sup> JEANSON Francis, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Paris, Seuil, 1966, p.258.

<sup>10</sup> « La femme entre le défi de la suffragette et la passivité de la femme-objet, Simone de Beauvoir trace la voie de la femme pleinement réalisée ». Entretien par BARSY M. de, *Pénéla. Connaître et comprendre*, septembre 1968, cité par ZEPHIR J., *Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir : trente ans après Le deuxième sexe, un post-scriptum*, Paris, Denoël Gonthier, 1982, p.36.

accident de travail sans souligner aucunement la nécessité de luttes spécifiques des femmes (à part une très vague allusion aux abus d'un contremaître)<sup>11</sup>.

Les féministes radicales du MLF (lesquelles se dénommaient plus volontiers révolutionnaires) affirmaient au contraire l'oppression spécifique des femmes et la nécessité de lutter en priorité contre le patriarcat. Cette position s'exprima très précocement dans les articles de *l'Idiot international* ou le numéro de *Partisans* de 1970. Elle a été clairement théorisée par l'article de Christine Dupont, alias Delphy, « L'ennemi principal ».

Ainsi, au moment où les féministes rompaient politiquement avec les gauchistes, Beauvoir s'en rapprochait de plus en plus. Il y avait donc bien un grand écart politique et féministe entre Beauvoir et le MLF, du moins une de ses tendances. En revanche, le compagnonnage de Beauvoir avec la tendance dite lutte de classe, beaucoup plus proche de ses perspectives, s'imposait<sup>12</sup>. Or ce ne fut pas le cas ou du moins pas autant.

### Une notoriété paralysante

Le deuxième obstacle était l'immense notoriété de Beauvoir et l'admiration ou la reconnaissance que lui portait la jeune génération. Il n'est pas nécessaire de souligner ici l'impact bien connu du *Deuxième sexe*<sup>13</sup>. Comme le dit Nadja Ringart « *Le Deuxième sexe* est pour nous un texte fondamental. Ce n'est pas notre unique référence, mais peut-être la seule qui nous soit commune<sup>14</sup> » Même pour celles qui ont été déçues par le *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir gardait une importante aura pour d'autres raisons. Ainsi Cathy Bernheim, alors en faculté de Lettres modernes à Nice, trouva décevant le chapitre « La Lesbienne » vers lequel elle se précipita. Déjà bien documentée sur la question, elle attendait une prise de position et ne trouva qu'une compilation. Mais Beauvoir restait une figure essentielle à ses yeux, elle était l'incarnation de la « femme écrivain » dont elle avait lu toute l'œuvre<sup>15</sup>. Pour d'autres, c'était la philosophe ou l'essayiste qui inspirait. D'autres enfin admiraient son modèle de vie conjuguant liberté, gloire et vie amoureuse épanouie.

Bref, Beauvoir était une idole, une icône, une statue sur un piédestal, bien plus qu'une personne, ce qui ne facilitait pas la prise de contact. Les récits de femmes impressionnées par la renommée qui devançait Beauvoir sont innombrables : « Intimidées, anxieuses, étonnées de

---

<sup>11</sup> *J'accuse* n°2, 15 février 1971, « En France aujourd'hui on peut tuer impunément »

<sup>12</sup> PICQ F., *Les années mouvement*, Paris, Le Seuil, 1993.

<sup>13</sup> RODGERS C., *Le deuxième sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, L'Harmattan, 1998 et LAZAR L., (dir.) *L'empreinte Beauvoir. Des écrivains racontent*, Paris, L'Harmattan, 2009.

<sup>14</sup> RINGART N., « Scénario pour un film condamné », *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p.97.

<sup>15</sup> Entretien du 6 mai 2010.

notre propre hardiesse » telles sont les cinq ou six femmes qui, avec Liliane Kandel, attendaient leur rendez-vous avec Beauvoir pour lui proposer quelques articles<sup>16</sup>. « Nous étions confites en respect » ajoute Catherine Deudon<sup>17</sup>. De son côté, Beauvoir ne favorisait pas non plus l'intimité. Sa raideur, sa retenue, sa froideur au premier abord sont légendaires. Certaines l'attribuent à une sécheresse de cœur<sup>18</sup>; le plus souvent c'est la timidité de Beauvoir qui est mise en avant.

Comment ces obstacles ont-ils été surmontés ? Deux contreponds ont joué : le goût de Beauvoir pour la jeunesse et une profonde communauté de vue sur certains points.

### Goût de la jeunesse et points de rencontre

Beauvoir et Sartre ont toujours aimé s'entourer de jeunes gens. Quelques ancien-ne-s élèves de l'une comme de l'autre forment la « famille », ce groupe à géométrie variable où se mêlaient amitiés, amours et complicité intellectuelle. Ses amants ou amantes étaient plus jeunes qu'elle : le petit Bost, Claude Lanzmann et Sylvie Le Bon, une jeune étudiante en philosophie, avec laquelle elle noua une longue et forte relation à partir de 1960<sup>19</sup>. Ce contact très facile de Beauvoir avec les jeunes correspondait à des traits de caractère très forts en elle. Son appétit de vivre, son enthousiasme, sa curiosité insatiable, son goût pour les découvertes, cette force vitale en un mot l'attiraient vers ceux qui en sont généralement le plus dotés. Elle s'en est était souvent expliquée :

« Je me plais particulièrement dans la compagnie des jeunes. Je leur sais gré d'échapper aux dégradations, aux aliénations auxquelles consentent les adultes. Je trouve réconfortants leur intransigeance, leur radicalisme, leurs exigences et je m'enchant de la fraîcheur de leur regard : pour eux, tout est neuf et rien ne va de soi.<sup>20</sup>. »

C'est d'ailleurs Beauvoir qui a fait le premier pas et a demandé à rencontrer les jeunes militantes. « C'est elle qui avait voulu nous voir. Voir à quoi ressemblaient ses héritières en sommes. L'entrevue avait été courte<sup>21</sup>. » Cette première rencontre est très floue dans la mémoire d'Anne Zélenky, la seule à ma connaissance à la mentionner. Elle s'est tenue dans

---

<sup>16</sup> KANDEL L., « Le sexisme et quelques autres ennemis principaux », *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p.117.

<sup>17</sup> Entretien du 27 avril 2010.

<sup>18</sup> HALIMI G., *Ne nous résignez jamais. Comment devient-on féministe*, Paris, Plon, 2009

<sup>19</sup> BEAUVOIR S. de, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, pp.69-75.

<sup>20</sup> *Idem*, p.69.

<sup>21</sup> ZELENSKY-TRITAN A., *Histoire de vivre. Mémoires d'une féministe*, Calmann-Lévy, 2005, p. 54.

un café de Montparnasse à la rentrée 1970. Avant ou après la sortie du numéro de *Partisans* en octobre ? Elle ne saurait le dire. Elle était avec quelques autres copines, mais lesquelles ? Elle se souvient d'Antoinette Fouque avec certitude. Monique Wittig ? Peut-être. Le rendez-vous, plutôt court, ne lui laisse aucun souvenir marquant. L'aura de Beauvoir, l'écart de génération, l'hétérogénéité du groupe, tout cela sans doute s'était conjugué pour faire de ce premier contact un rendez-vous manqué.

Le second fut le bon, provoqué par Anne Zélensky cette fois et pour un objet précis : le montage d'un manifeste pour l'avortement libre. Beauvoir était là pleinement dans son élément : elle avait demandé la libéralisation de l'avortement dès *Le deuxième sexe* et les manifestes, elle connaissait ! De fait, elle n'a eu aucune hésitation. « Tout ça me paraît très bien. Que dois-je donc faire ?<sup>22</sup> » Le côté plutôt classique de la campagne fut d'ailleurs critiqué en AG : pactiser avec la presse bourgeoise du *Nouvel Observateur*, alterner célébrités et anonymes tout cela heurtait le crédo spontanéiste et égalitaire du MLF, mais les signatures ont été vite récoltées et le manifeste, publié en avril 1971 fut un vrai succès médiatique. Dès lors tout s'enchaîna assez vite et dans l'action : la fondation de l'association Choisir, présidée par Beauvoir, pour protéger les signataires anonymes d'éventuelles représailles; le projet de poursuivre la mobilisation avec les journées de dénonciation des crimes contre les femmes ; le procès de Bobigny ; la fêtes des femmes à la cartoucherie de Vincennes, puis la fondation de la Ligue du droit des femmes.

La chronique du sexisme ordinaire et les numéros spéciaux des *Temps modernes*, qui ont duré de 1974 jusqu'au début des années 1980, présentaient aussi une autre forme de collaboration privilégiée. Initiée par Cathy Bernheim et Liliane Kandel avec quelques autres (Claudine Serre, Dominique Fougeyrolas, Catherine Deudon, Annie Elm, etc.) il s'agissait de dénoncer avec humour le sexisme des médias<sup>23</sup>. Beauvoir là aussi était pleinement dans son univers : le travail éditorial des *Temps modernes* la mobilisait avec plaisir depuis la création de la revue et de plus en plus avec la maladie de Sartre. S'y ajoutait la profonde complicité qui la liait aux jeunes femmes de la rubrique. Leur impertinence, leur sens de l'humour n'étaient pas sans rappeler le goût pour la polémique qu'elle manifestait aussi depuis longtemps, par exemple dans l'attaque frontale à Claude Mauriac (qui l'avait bien mérité),

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> KANDEL L., Le sexisme et quelques autres ennemis principaux, *op. cit.*

présente dès les premières pages du *Deuxième sexe*<sup>24</sup>. Claire Etcherelli, qui tenait le secrétariat de la revue et participait aux comités de rédaction se souvient de leur ambiance :

« La liberté d'écriture de ces femmes renversait bien des conformismes, y compris ceux de la revue et de ses membres. La lecture de la chronique était pour Beauvoir un moment de franche gaîté. Elle en appréciait les outrances et s'amusait d'un style insolent et mordant. Instantané par exemple, ce plaisir que lui donne la lecture de la chronique « Sexisme ». Elle lève la tête, même ses yeux rient, instantané rare, elle a perdu cette retenue un peu raide qu'on accole trop souvent à son image publique »<sup>25</sup>. On ne peut, par manque de place, évoquer les circonstances et les formes que prennent ses soutiens à la revue *Questions féministes* ou au Ministère d'Yvette Roudy.

Chemin faisant, elle modifiait ses positions politiques, ce qui montre tout à la fois sa grande plasticité intellectuelle et son humilité, puisque c'étaient ses anciennes positions qu'elle abandonnait pour rejoindre celles des féministes révolutionnaires. Ce virage a été assumé tout à fait publiquement dans l'interview qu'elle donna à Alice Schwarzer pour *Le Nouvel Observateur* et dont le prix contribua à la location de la salle de la Mutualité<sup>26</sup>. Elle prenait position pour l'autonomie des luttes des femmes : « Tout ce que je peux constater, et qui m'a amené à modifier mes positions du *Deuxième sexe*, c'est que la lutte des classes proprement dite n'émancipe pas les femmes » reconnaît-elle. Mais elle soulignait l'union nécessaire des luttes : « Moi, ma tendance est de vouloir lier l'émancipation féminine à la lutte de classes. J'estime que le combat des femmes, tout en étant singulier, est lié à celui qu'elles doivent mener avec les hommes. Par conséquent, je refuse complètement la répudiation totale de l'homme ». A cette époque elle n'était pas convaincue par les analyses des féministes matérialistes et notamment par L'ennemi principal :

« Je trouve que les analyses qui font de l'oppression patriarcale l'équivalent de l'oppression capitaliste ne sont pas justes. Le travail de la ménagère ne produit pas de plus-value : c'est une autre condition que celle de l'ouvrier à qui on vole la plus-value de son travail. Je voudrais savoir exactement quels rapports existent entre les deux. Toute la tactique que doivent suivre les femmes en dépend<sup>27</sup>. »

---

<sup>24</sup> Il avait déclaré dans la *Figaro Littéraire* que la plus brillante des femmes ne faisait que répéter des idées « qui viennent de nous » ; elle lui rétorqua « Ce ne sont évidemment pas les idées de C. Mauriac en personne que son interlocutrice reflète, étant donné qu'on ne lui en connaît aucune (...) ». Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976, p.28.

<sup>25</sup> Claire Etcherelli, Quelques photos-souvenirs, *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p. 62-63.

<sup>26</sup> La femme révoltée, propos recueillis par A. Schwarzer, *Le Nouvel Observateur*, 14 février 1972, p. 47-54, reproduit dans Francis Claude et Fernand Gonthier, *Les écrits de Simone De Beauvoir. La vie l'écriture*, Gallimard, 1979, pp.482-497.

<sup>27</sup> *Ibid*, pp.486 et 490-491



Elle employait d'ailleurs plus volontiers les termes de caste de sexe plutôt que classe de sexe. Sur ce point elle évolua encore par la suite.

Dans sa préface à la réédition du numéro spécial « Les femmes s'entêtent » des *Temps modernes* chez Gallimard en 1975, elle soulignait les prises de consciences qu'elle devait aux jeunes féministes :

« Moi-même, du fait que j'ai plus ou moins joué un rôle de femme-alibi, il m'a longtemps semblé que certains inconvénients inhérents à la condition féminine devaient être simplement négligés ou surmontés, qu'il n'y avait pas besoin de s'y attaquer. Ce que m'a fait comprendre la nouvelle génération de femmes en révolte, c'est qu'il entraînait de la complicité dans cette désinvolture<sup>28</sup>. »

Dans le même texte, elle reconnaissait les remises en question intimes que la lutte des femmes peut susciter :

« La lutte antisexiste n'est pas seulement dirigée comme la lutte anticapitaliste contre les structures de la société dans son ensemble : elle s'attaque en chacun de nous à ce qui nous est le plus intime et qui nous paraissait le plus sûr. Elle conteste jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir. Ne reculons pas devant cette contestation ; par-delà le déchirement qu'elle provoquera peut-être en nous, elle détruira certaines de nos entraves, elle nous ouvrira à de nouvelles vérités<sup>29</sup>. »

### Une participation distante

Il ne faudrait pas croire pour autant que Beauvoir se jeta à corps perdu dans le mouvement. Au contraire, elle établissait des distances et des sortes de protection. Ses formes de mobilisations restaient le plus souvent classiques et honorifiques : elle prêtait son nom et son image plus qu'elle ne donnait de son temps. Elle présidait des associations ou des revues, réalisait des interviews, pétitionnait, préfaçait des ouvrages et savait être physiquement présente lors des événements importants pour bien marquer son soutien : lors des manifestations, du procès Bobigny, des journées de dénonciation des crimes, de la fête des femmes etc. Pour le reste et contrairement à une Gisèle Halimi, une Christine Rochefort ou une Delphine Seyrig, elle se tenait soigneusement à l'écart des AG et des débats houleux qui agitaient le mouvement. Le fonctionnement du MLF supposait beaucoup de patience et de temps disponible, elle n'avait ni l'un ni l'autre. Les réunions commençaient toujours en retard

---

<sup>28</sup> *Les femmes s'entêtent*, Paris, Gallimard, 1975, p. 12

<sup>29</sup> *Ibid*, p. 13

et jamais avec les mêmes personnes, toutes parlaient en même temps, les décisions tardaient à être prises et étaient toujours susceptibles d'être remises en cause ensuite. « Simone de Beauvoir, effrayée par ce brouhaha, me confia qu'elle préférerait venir à des réunions plus réduites sur un thème précis » relate Anne Zelensky à propos de la préparation des journées de la Mutualité<sup>30</sup> Elle privilégiait, comme on l'a vu, quelques collaborations choisies en rapports avec ses compétences et ses centres d'intérêt.

On peut même se demander si elle était consciente de l'ampleur des conflits qui traversaient avec récurrence le mouvement. Plusieurs de ses textes montrent, si ce n'est une ignorance des divisions en cours, du moins une volonté de rester au dessus de la mêlée.

Ainsi en est-il des heurts qui surgirent entre les féministes du MLF et Gisèle Halimi qui s'exprimèrent notamment dans les AG de Choisir. Les désaccords se cristallisèrent en 1972 autour de la préparation des journées de dénonciations des crimes contre les femmes, puis de la préparation du procès de Bobigny. Les féministes récusaient les experts et les grands noms de la science pour privilégier les témoignages de simples femmes, toutes mises au même niveau. Gisèle Halimi tenait aux témoignages de grandes personnalités pour assurer les retombées médiatiques qu'elle souhaitait susciter. Elle insistait aussi sur les écarts entre femmes aisées et modestes quant à la réalité vécue de l'avortement quand les féministes voulaient mettre en avant l'oppression commune des femmes. Simone de Beauvoir, dans son interview déjà citée de février 1972, décrivait les futures journées d'une manière qui agréait à Gisèle Halimi : « Il y aura une sorte de commission d'enquête, constituée par une dizaine de femmes ; elles interrogeront des témoins : des biologistes, des sociologues, des psychiatres, des médecins, des sages-femmes, mais surtout des femmes qui ont souffert de la condition faite actuellement à la femme<sup>31</sup>. » Ce n'est pas du tout la scénographie mise en œuvre lors des journées qui se tinrent moins de 3 mois plus tard, où les tribunes, les sièges et les spécialistes ont été évacués pour ne laisser que des femmes au même niveau. Le conflit rebondit ensuite sur la stratégie à mettre en œuvre lors du procès public de Bobigny. Elle fut mise au vote lors de l'AG de Choisir du 4 novembre 1972 :

« Lorsque j'ai présenté mon projet, mon synopsis pour le déroulement des débats, les filles du MLF ont violemment protesté. De leur point de vue, il ne fallait pas de « grands témoins, pas d'hommes, pas de Prix Nobel ! Bobigny devait être exclusivement une affaire de femmes. Et de femmes « non vedettes »<sup>32</sup>. » se souvient Gisèle Halimi.

---

<sup>30</sup> PISAN A. de, TRISTAN A., *Histoires du MLF*, Paris, Calmann-Levy, 1977, p.89

<sup>31</sup> « La femme révoltée », *Op. Cit.*, p. 497.

<sup>32</sup> HALIMI G., *La cause des femmes, précédé de Le temps des malentendus*, Nlle édition, Gallimard, 1992, p. 94.

Beauvoir vota alors, comme ses compagnes du MLF, contre le procès médiatique conçu par l'avocate. Elle y participa cependant et dans son témoignage lors du procès de Bobigny en novembre 1972, elle semblait toujours vouloir concilier les positions. Comme dans le *Deuxième sexe* elle insistait sur les injustices de classe entre les femmes face à l'avortement, mais elle précisait aussi que « La loi opprime toutes les femmes, même celles qui sont privilégiées<sup>33</sup> ». Elle finit cependant par démissionner de la présidence de Choisir et rompre tout contact avec Gisèle Halimi un an plus tard<sup>34</sup>.

Quand Anne Zelensky, Annie Sugier, Annie Cohen et Vicky décidèrent de fonder l'association la Ligue pour les droits des femmes, notamment pour réclamer une loi anti sexiste, elles suscitèrent la colère des féministes révolutionnaires, parmi lesquelles Liliane Kandel et Cathy Bernheim. La violence de la critique était à la hauteur des déceptions. Comme l'explique Françoise Picq, « Accepter les règles de la loi de 1901, c'est abandonner les principes du Mouvement, la spontanéité, la démocratie directe, l'interdiction de parler « au nom des femmes »<sup>35</sup>. » Beauvoir ne prit pas position et tandis qu'elle présidait l'association qu'elle avait elle-même suscitée, elle ouvrit les pages des *Temps modernes* à ses adversaires déclarées<sup>36</sup>. Dans l'éditorial qu'elle rédigea pour la première chronique, en décembre 1973, elle présentait même les deux entreprises comme les deux volets d'une action concertée :

« Un certain nombre de femmes, dont je fais partie, ont entrepris de créer une ligue du droits des femmes. Cette association se propose plusieurs buts et entre autres de s'élever contre toute discrimination faite aux femmes dans des affiches, écrits et paroles publiques. Nous exigerons que les « injures sexistes » soient elles aussi considérées comme un délit. En attendant, *Les Temps modernes* se proposent de dénoncer chaque mois les plus flagrantes : tel est le sens de cette nouvelle rubrique que nous ouvrons aujourd'hui<sup>37</sup>. »

Méconnaissance des conflits du MLF ? Tentative de réconciliation ? On est en droit de s'interroger. Françoise Picq pense qu' « elle a soutenu des initiatives variées et parfois

---

<sup>33</sup> Association Choisir, *Avortement : une loi en procès. L'affaire de Bobigny, sténotypie intégrale des débats du tribunal de Bobigny (8 novembre 1972)*, Gallimard, 1973, p. 126.

<sup>34</sup> Des échos de cette rupture se trouvent dans les numéros du 12 et 26 novembre 1973 du *Nouvel Observateur*. Voir VALENTI, C. *Bobigny. Le procès de l'avortement*, Paris, Larousse, 2010.

<sup>35</sup> *Les années mouvement, Op. Cit.*, p.203.

<sup>36</sup> PISAN A. de, TRISTAN A., *Histoires du MLF, Op. Cit.*, p. 71 « L'idée de créer une Ligue pour les femmes est venue de Simone de Beauvoir. Très choquée, notre Simone, par les oublis de la « Ligue de l'homme ». Elle, si peu « militante » dans l'âme, là, elle s'est énervée. Elle a proposé l'idée, le titre de l'association, et a acceptée d'être notre présidente. Elle le resterait jusqu'à sa mort. »

<sup>37</sup> Préface à la rubrique sexisme ordinaire, *Les Temps modernes* n°329, déc 1973, reproduite dans *Les écrits de Simone de Beauvoir, Op.Cit.*, p. 514.

divergentes sans prendre partie dans des affrontements stratégiques<sup>38</sup>. » Simone de Beauvoir s'était rapprochée des féministes révolutionnaires sans vouloir trancher leurs conflits internes.

Cette relative distance qui séparait Beauvoir des soubresauts du mouvement se retrouvait dans les relations plus ou moins proches et amicales que Beauvoir nouait avec des jeunes femmes du mouvement.

### Amitiés asymétriques

Au rythme de ces collaborations, des rendez-vous réguliers et des dîners occasionnels rassemblaient Beauvoir et des femmes du MLF. Simone de Beauvoir apportait fréquemment sa bouteille de Whisky, sa boisson favorite. L'ambiance y était détendue et joviale. Mais les participantes ne pouvaient se déprendre d'une certaine déférence et Simone de Beauvoir se laissait rarement aller. Françoise Picq, qui ne faisait pas partie des plus intimes puisqu'elle n'a dîné que deux ou trois fois avec Beauvoir, souligne la distance qui perdurait entre elle et « les copines » et ajoute : « ce n'était pas une marrante<sup>39</sup>. » Catherine Deudon se souvient de l'ambiance un peu formelle des rendez-vous mensuels de la chronique du sexisme ordinaire, trop de respect les empêchait de devenir copines avec leur hôte.

Pourtant toutes les participantes soulignent sa modestie : elle n'adoptait jamais une position d'autorité. Les échanges pouvaient être vifs, les désaccords importants, mais elle ne cherchait pas à imposer son point de vue. Lors des rendez-vous mensuels de la chronique ou pour l'élaboration du numéro spécial « Les femmes s'entêtent », Simone de Beauvoir a plusieurs fois manifesté sa désapprobation sur des textes qui lui étaient soumis. Elle défendit un film du réalisateur grec Yannis Papadakis qualifié de machiste ; elle jugea mauvais un texte sur la maternité trop peu critique à ses yeux, elle tiqua sur le texte d'Evelyne Rochedereux « les belles histoires de la guena goudou » qu'elle avait annoté de rouge. Mais à chaque fois ce fut la position majoritaire et non la sienne qui l'emporta. Pour faire passer leur critique cinématographique négative, les rédactrices l'accompagnèrent d'une lettre parodiant un lecteur choqué qui a tant fait rire Beauvoir qu'elle publia le tout. Cathy Bernheim se souvient avoir défendu pied à pied le texte sur la maternité, car elle voulait que « ce lien des femmes à cette particularité qui les opprime et les magnifie soit le plus explicite<sup>40</sup> ».

---

<sup>38</sup> PICQ F., Simone de Beauvoir et la querelle du féminisme, *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p. 178.

<sup>39</sup> Entretien du 4 mai 2010.

<sup>40</sup> Entretien du 6 mai 2010.

Au fur et à mesure des mobilisations successives, des relations privilégiés s'établirent entre Simone de Beauvoir et certaines féministes du MLF: Anne Zélenky, la journaliste allemande Alice Schwarzer, Christine Delphy, Liliane Kandel, Cathy Bernheim et d'autres encore. Comme le dit l'une d'elle « Il apparut petit à petit que le choix des contacts noués par Beauvoir au sein du MLF –dont les militantes, au départ, provenaient d'horizons politiques très divers- n'étaient nullement dû au hasard: il s'agissait toujours –comme aujourd'hui encore- de femmes s'appuyant sur une analyse matérialiste de la situation des femmes (et du monde), et refusant absolument de croire en une « nature féminine » (humaine)<sup>41</sup>. »

Ces amitiés nouvelles éclipsaient les plus anciennes. Dominique Desanti confie qu'elle a cessé de la voir à ce moment: « Vinrent les années où les secrétaires et les féministes de sa Ligue montaient la garde. Le « féminisme absolu », le temps où elle fut non plus seulement aimée, mais « vénérée ». (...) Et là; c'est vrai que je n'ai plus cherché à la voir. Elle était portée, entourée. Une idole. Elle m'avait été trop proche pour que j'aie envie de planter un cierge.<sup>42</sup>. »

Mais ces amitiés nouvelles restaient aussi empreintes de distance. Chaque relation avait sa coloration, ses modes de rencontre, ses rituels. Simone de Beauvoir et Anne Zélenky se voyaient très régulièrement jusqu'au décès de la première, notamment pour la Ligue du droit des femmes. Elles travaillaient en complète confiance durant la matinée: elles s'échangeaient les nouvelles, Beauvoir lui remettait le courrier reçu « vous répondrez mieux que moi », elle lui envoyait les journalistes qui la contactaient, elle signait même de son nom des articles écrits par Anne Zélenky tant elles étaient d'accord. Ensuite elles partaient déjeuner au restaurant. Beauvoir la bombardait de questions sur le mouvement, mais surtout sur sa vie privée, ses amours et sa psychanalyse: « elle adorait ça ». Mais la réciproque n'était pas vraie. Anne Zélenky avait trop de révérence pour lui poser de pareilles questions intimes. Elle garde le regret de ne pas eu le temps de forcer l'armure de Beauvoir qui s'attendrissait avec l'âge. « Elle était tellement volontaire, tellement dans la maîtrise ». « Je me suis considérée comme sa fille spirituelle, elle était tout à la fois une mère idéale et un modèle de vie » résume-t-elle<sup>43</sup>.

Cathy Bernheim rencontrait également avec régularité Simone de Beauvoir jusqu'à la fin. Tout le long de la chronique, elle pense qu'elles ont évoluées au contact les unes des autres. Simone de Beauvoir a gagné une liberté et une franchise dans ses relations avec les

---

<sup>41</sup> SCHWARZER A., *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Entretiens*, Mercure de France, 1984, p.14.

<sup>42</sup> DESANTI D., « Un jeune castor: souvenirs », *Les Temps Modernes*, n°. 647-648, 2008, p. 47.

<sup>43</sup> Entretien du 10 mai 2010.

femmes, s'autorisant de plus en plus à dire se quelle pensait du fait de l'impertinence et du franc parler des filles du MLF, ces dernières de leur côté ont affermi chacune leur écriture et leur style. Elle voyait Simone de Beauvoir comme une sœur aînée dont on veut savoir ce qu'elle pensait. Elle adorait chez elle ce « petit brin de fantaisie qui rattache à l'enfance indéfectiblement, On est dans la cour de récréation avec Momone<sup>44</sup>. »

Les amies féministes de Beauvoir la comparent à un modèle, à une mère idéale ou à une grande sœur mais pas à une « copine » comme elles se qualifient entre elles. Momone - faut il le préciser ?-, est un surnom à usage interne, aucune n'a jamais eu la familiarité d'interpeller Beauvoir ainsi. Avec ses sonorités affectueuses (il évoque le « môman » que prononcent les enfants) mais aussi irrévérencieuses (ne sonne-t-il pas comme « bobonne » ?), ce diminutif de Simone figurait une sorte d'antidote au respect que suscitait Beauvoir, il désacralisait sa stature et la descendait, un temps, de son piédestal gênant. L'expression « bonnes femmes » utilisée par Beauvoir lui fait comme un exact pendant. Ce qualificatif au féminin pluriel est lui aussi assez ambigu. En vieux français, le terme était élogieux, mais il intègre aussi une dose de machisme par exemple dans des expressions telles que « les recettes de bonnes femmes » ou « les affaires de bonnes femmes ». Faut-il y voir le signe d'une réserve persistante de Beauvoir à l'égard du mouvement des femmes ? Il est impossible de l'affirmer. Contrairement aux féministes qui, de commémorations en livres témoignages, rappellent les moments qu'elles ont partagés avec leur aînée, celle-ci ne s'est que très peu exprimé à leur endroit. Dans le dernier volume de ces mémoires, qui date de 1972, elle restait volontairement dans des descriptions impersonnelles du MLF, de ses actions et de ses idées. Les seules auteures qu'elle mentionnait étaient des Américaines, par souci sans doute de ne froisser ni de privilégier aucune des françaises qu'elle côtoyait régulièrement.

Cette exploration a permis de montrer la part de retenue qui caractérisait les collaborations entre Beauvoir et le MLF. L'enquête est à poursuivre, non seulement pour analyser son action après 1974 mais aussi pour réintégrer les autres tendances du MLF que néglige quelque peu l'historiographie actuelle. Josette Trat remarquait il y peu que la tendance lutte des classes était le parent pauvre des histoires du MLF<sup>45</sup>. Or c'est la tendance qui est politiquement la plus proche de Beauvoir en 1970. Ces premiers textes sur les luttes des femmes sont publiés dans la presse gauchiste (les ouvrières de Meru dans *J'accuse* ; la grève

---

<sup>44</sup> Entretien du 6 mai 2010.

<sup>45</sup> TRAT J., « L'histoire oubliée du courant 'féministe lutte de classe' », *Les Cahiers de critique communiste*, Femmes, genre, féminisme, mars, 2007.

des jeunes filles mères du CET de Plessis-Robinson dans *La cause du peuple*). Que deviennent ses liens par la suite quand les clivages entre les tendances se durcissent ? De même, l'hostilité réciproque entre Beauvoir et les féministes dites « essentialistes » a une genèse qu'il faut retracer. Antoinette Fouque ne fait-elle pas partie des toutes premières qu'elle rencontre ?

Sylvie Chaperon